

haute taille, son corps svelte, sa figure fière et décidée, ses mouvements brusques formaient une certaine harmonie avec ce costume d'un autre temps. Il était étrange, voilà tout. Pour se donner un peu d'aplomb, il entra dans un restaurant, mangea quatre côtelettes, un pain de deux livres et un morceau de fromage en buvant deux bouteilles de vin. Le café et le poux-café le conduisirent jusqu'à deux heures. C'était le moment qu'il s'était fixé à lui-même.

Il inclina légèrement son chapeau sur l'oreille, boutonna ses gants de chamois, toussa énergiquement deux ou trois fois devant la sentinelle de la rue de Rivoli, et enfila bravement le guichet de l'Échelle.

— Monsieur ! cria le portier, qui demandez-vous ?

— L'Empereur !

— Avez-vous une lettre d'audience ?

— Le colonel Fougas n'en a pas besoin. Va demander des renseignements à celui qui plane au-dessus de la place Vendôme : il te diras que le nom de Fougas a toujours été synonyme de bravoure et de fidélité.

— Vous avez connu l'Empereur premier ?

— Oui, mon drôle, et je lui ai parlé comme je te parle.

— Vraiment ? Mais quel âge avez-vous donc ?

— Soixante-dix ans à l'horloge du temps, vingt-quatre ans sur les tablettes de l'histoire !

Le portier leva les yeux au ciel en murmurant :

— Encore un ! C'est le quatrième de la semaine !

Il fit signe à un petit monsieur vêtu de noir, qui fumait sa pipe dans la cour des Tuileries, puis il dit à Fougas en lui mettant la main sur le bras :

— Mon bon ami, c'est l'Empereur que vous voulez voir ?

— Je te l'ai déjà dit, familier personnage !

— Hé bien ! vous le verrez aujourd'hui. Monsieur qui vient là-bas, avec sa pipe, est l'introduit des visites ; il va vous conduire. Mais l'Empereur n'est pas au Château. Il est à la campagne. Cela vous est égal, n'est-ce pas, d'aller à la campagne ?

— Que diable veux-tu que ça me fasse ?

— D'autant plus que vous n'irez pas à pied. On vous a déjà fait avancer une voiture. Allons, montez, mon bon ami, et soyez sage !

Deux minutes plus tard, Fougas, accompagné d'un agent, roulait vers le bureau du commissaire de police.

Son affaire fut bientôt faite. Le commissaire qui le reçut était le même qui lui avait parlé la veille à l'Opéra. Un médecin fut appelé et rendit le plus beau verdict de monomanie qui ait jamais envoyé un homme à Charenton. Tout se fit poliment, joliment, sans un mot qui put mettre le colonel sur ses gardes et l'avertir du sort qu'on lui réservait. Il trouvait seulement que ce cérémonial était long et bizarre, et il préparait là-dessus quelques phrases bien senties qu'il se promettait de faire entendre à l'Empereur.

On lui permit enfin de se mettre en route. Le fiacre était toujours là ; l'introduit ralluma sa pipe, dit trois mots au cocher et s'assit à la gauche du colonel. La voiture partit au trot, gagna les boulevards et prit la direction de la Bastille.

Elle arrivait à la hauteur de la porte Saint-Martin, et Fougas, la tête à la portière, continuait à préparer son improvisation, lorsqu'une calèche, attelée de deux ânezans superbes, passa pour ainsi dire sous le nez du rêveur. Un gros homme à moustache grise retourna la tête et cria : " Fougas ! "

Robinson découvrant dans son sile l'empreinte du pied d'un homme ne fut ni plus étonné ni plus ravi que Fougas en entendant ce cri de : " Fougas ! " Ouvrir la portière, sauter sur le macadam, courir à la calèche qui s'était arrêtée, s'y lancer d'un seul bond sans l'aide du marchepied et tomber dans les bras du gros homme à moustache grise : tout cela fut l'affaire d'une seconde. La calèche était repartie depuis longtemps lorsque l'agent de police au galop, suivi de son fiacre au petit trot, arpentait la ligne des boulevards, demandant à tous les sergents de ville s'ils n'avaient vu passer un fou.

III

MÉMORABLE ENTREVUE DU COLONEL FOGAS ET DE S. M. L'EMPEREUR DES FRANÇAIS.

En sautant au côté du gros homme à moustache grise, Fougas était persuadé qu'il embrassait Masséna. Il le dit naïvement, et le propriétaire de la calèche partit d'un grand éclat de rire.

— Eh ! mon pauvre vieux, lui dit-il, il y a beau temps que nous avons enterré l'Enfant de la Victoire. Regarde-moi bien entre les deux yeux : je suis Leblanc, de la campagne de Russie.

— Pas possible ! Tu es le petit Leblanc !

— Lieutenant au 3^e d'artillerie, qui a partagé avec toi mille millions de dangers, et ce fameux rôti de cheval que tu salais avec tes larmes.

— Comment ! c'est toi ! c'est toi qui m'as taillé une paire de bottes dans la peau de l'infortuné Zéphir ! sans compter toutes les fois que tu m'as sauvé la vie ! O mon brave et loyal ami, que je t'embrasse encore ! Je te reconnais maintenant, mais il n'y a pas à dire : tu es changé !

— Dame ! je ne me suis pas conservé dans un bocal d'esprit-de-vin. J'ai vécu, moi !

— Tu sais donc mon histoire ?

— Je l'ai entendu raconter hier au soir chez le ministre de l'Instruction publique. Il y avait là le savant qui t'a remis sur pied. Je t'ai même écrit en rentrant chez moi pour t'offrir la niche et la pâtée, mais ma lettre se promène du côté de Fontainebleau.

— Merci ! tu es un solide ! Ah ! mon pauvre vieux ! que d'événements depuis la Bérésina ! Tu as su tous les malheurs qui sont arrivés ?

— Je les ai vus, ce qui est plus triste. J'étais chef d'escadron après Waterloo ; les Bourbons m'ont flanqué à la demi-solde. Les amis m'ont fait rentrer au service en 1822, mais j'avais de mauvaises notes, et j'ai roulé les garnisons, Lille, Grenoble et Strasbourg, sans avancer. La seconde épauvette n'est venue qu'en 1830 ; pour lors, j'ai fait un bout de chemin en Afrique. On m'a nommé général de brigade à l'Isly, je suis revenu, j'ai flâné de côté et d'autre jusqu'en 1848. Nous avons eu cette année-là une campagne de juin en plein Paris. Le cœur me saigne encore toutes les fois que j'y pense, et tu es, pardieu ! bien heureux de n'avoir pas vu ça. J'ai reçu trois balles dans le torse et j'ai passé général de division. Enfin, je n'ai pas le droit de me plaindre, puisque la campagne d'Italie m'a porté bonheur. Me voilà maréchal de France, avec cent mille francs de dotation, et même duc de Solferino. Oui, l'Empereur a mis une queue à mon nom. Le fait est que Leblanc tout court, c'était un peu court.

— Tonnerro ! s'écria Fougas, voilà qui est bien. Je te jure, Leblanc, que je ne suis pas jaloux de ce qui t'arrive ! C'est assez rare, un soldat qui se réjouit de l'avancement d'un autre ; mais vrai, du fond du cœur, je te le dis : tant mieux ! Tu méritais tous les honneurs, et il faut que l'aveugle déesse ait vu ton cœur et ton génie à travers le bandeau qui lui couvre les yeux !

— Merci ! mais parlons de toi : où allais-tu lorsque je t'ai rencontré ?

— Voir l'Empereur.

— Moi aussi ; mais où diable le cherchais-tu ?

— Je ne sais pas ; on me conduisait.

— Mais il est aux Tuileries !

— Non !

— Si ! il y a quelque chose là-dessous ; raconte-moi ton affaire.

Fougas ne se fit pas prier ; le maréchal comprit à quelle sorte de danger il avait soustrait son ami.

— Le concierge s'est trompé, lui dit-il ; l'Empereur est au château, et puisque nous sommes arrivés, viens avec moi : je te présenterai peut-être à la fin de mon audience.

— Nom de nom ! Leblanc, le cœur me bat à l'idée que je